

# BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL

Collection de brochures hebdomadaires pour le travail libre des enfants

Textes et dessins de A. CARLIER

Adaptation pédagogique des Commissions de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne

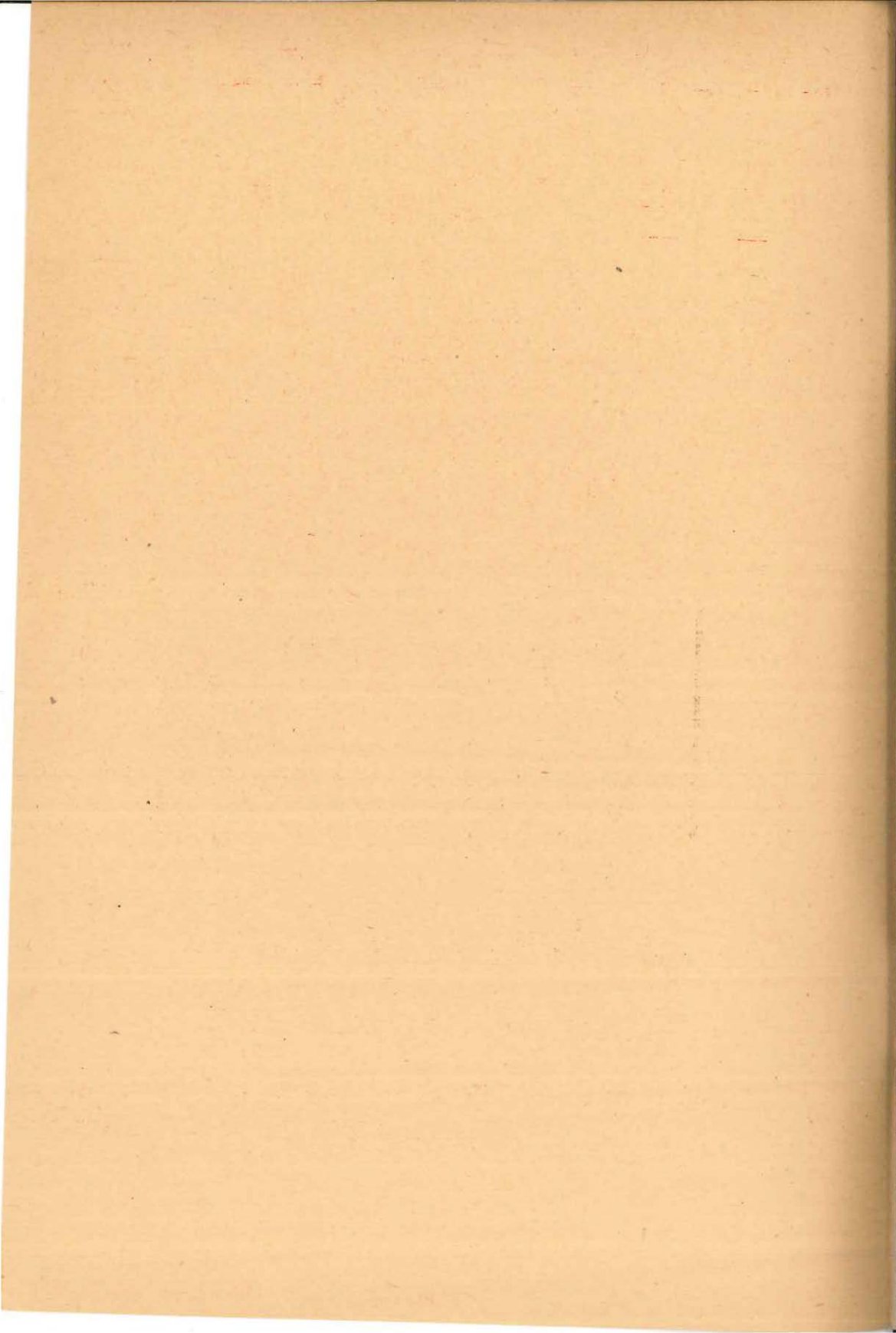
## ENFANCE BOURGEOISE en 1889



L'Imprimerie à l'Ecole  
Cannes (A.-M.)

6 Juin 1949

# 78



## Enfance bourgeoise en 1889



*L'écolier de 1889*

### C'était en 1886

Quand mon père mourut, en 1886, j'avais six ans. Mon frère avait 4 ans 1/2.

Nous sommes allés habiter avec notre mère chez grand-mère, que nous appelions Bonne Maman. C'était une femme très sévère. Elle disait « vous » à tout le monde, même à ses petits-enfants.

Maman et Bonne Maman nous aimaient bien, mais elles ne nous donnaient pas de marques d'affection : elles nous embrassaient matin et soir, mais ne nous dorlotaient jamais.



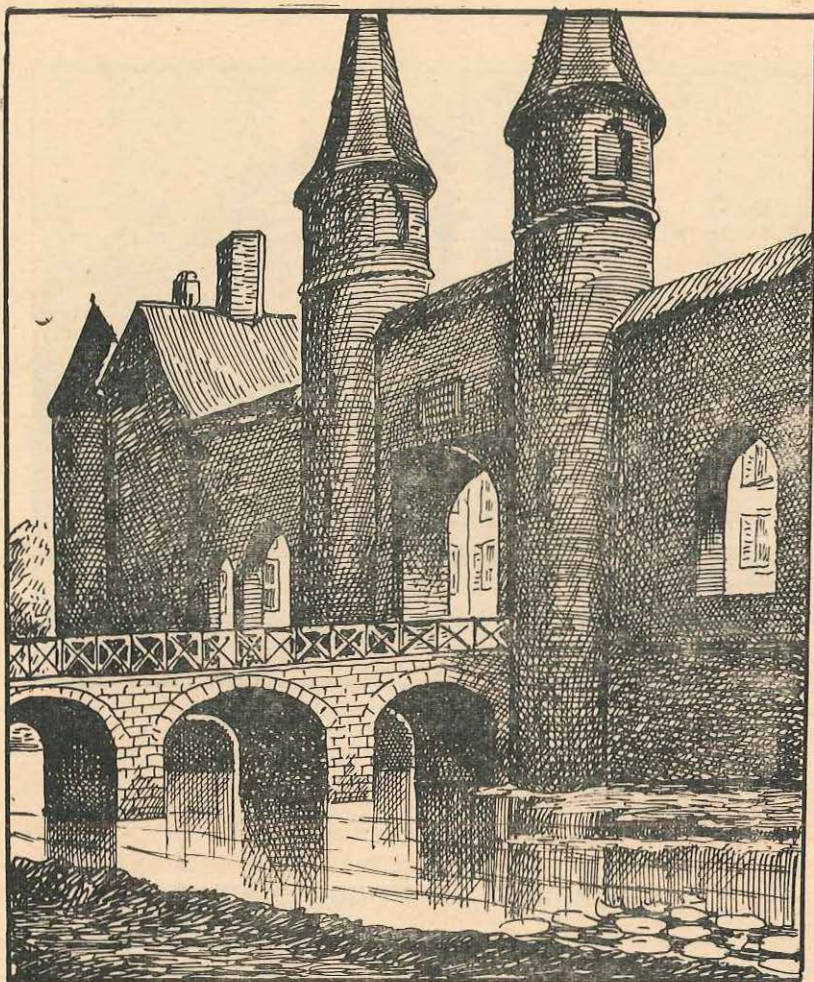
*Bonne Maman (1890)*

## Bonne Maman

Bonne Maman descendait de vieilles familles nobles et de haute bourgeoisie.

Nos ancêtres avaient été, autrefois, des seigneurs. Ils avaient occupé des fonctions publiques importantes. Nos aïeux avaient été industriels, médecins, officiers supérieurs.

Le père de Bonne Maman était, dans sa jeunesse, garde d'honneur de Napoléon et mon père était ingénieur, directeur des Chemins de fer de l'Etat Belge.



*A gauche, la tour où je couchais à cinq ans*

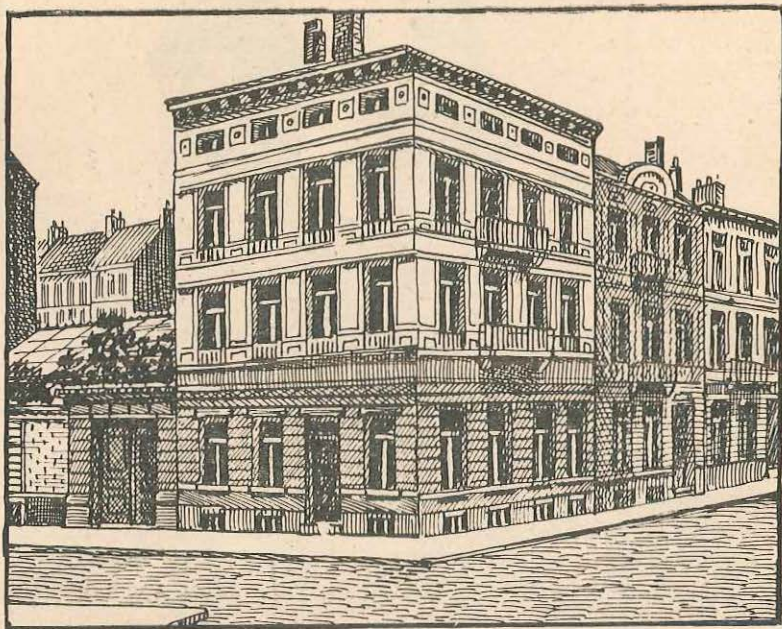
## La peur

J'étais alors fort poltron. Il fallait que quelqu'un, le soir, reste à côté de mon lit jusqu'à ce que je m'endorme. Voici comment on me guérit de cette poltronnerie.

Nous allions passer chaque année plusieurs mois dans un vieux château féodal qui appartenait à un grand-oncle, colonel en retraite.

Un soir, le colonel fit installer mon lit dans une des tours. La chambre ronde était dallée de pierre noire et éclairée par une meurtrière. C'était terrible.

On m'abandonna tout seul, sans lumière, dans cette tour. Je tremblais de peur dans mon lit. Mais je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait ni brigand, ni revenant, et mes frayeurs disparurent.



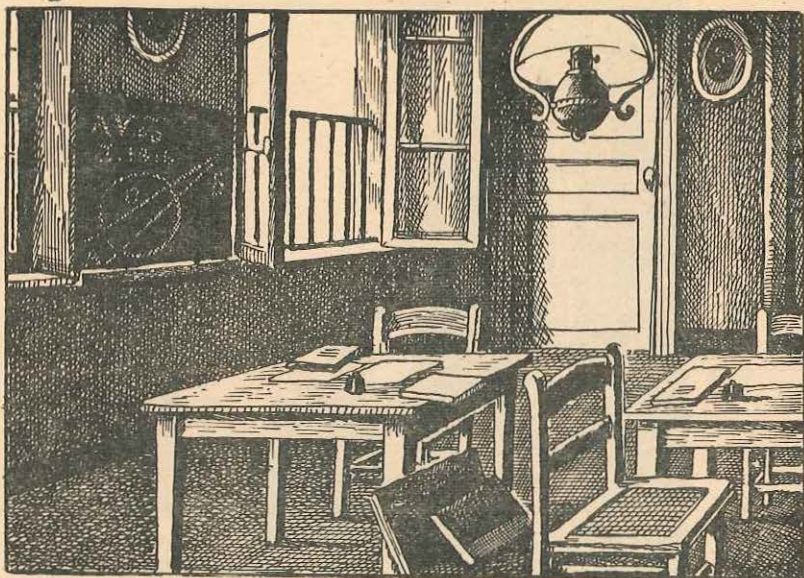
*La maison de Bonne Maman*

## La maison de Bonne Maman

Bonne Maman habitait une très belle maison qu'elle avait achetée en 1870.

Cette maison comprenait 23 chambres. Elle était située dans le quartier le plus élégant de la ville de Bruxelles.

Il y avait là une salle à manger tendue de cuir de Cordoue et dont le plafond était doré ; deux salons, un jardin d'hiver plein de roches, de palmiers et de plantes grimpantes ; un fumoir décoré d'objets arabes que Bonne Maman avait rapportés de ses voyages en Afrique.



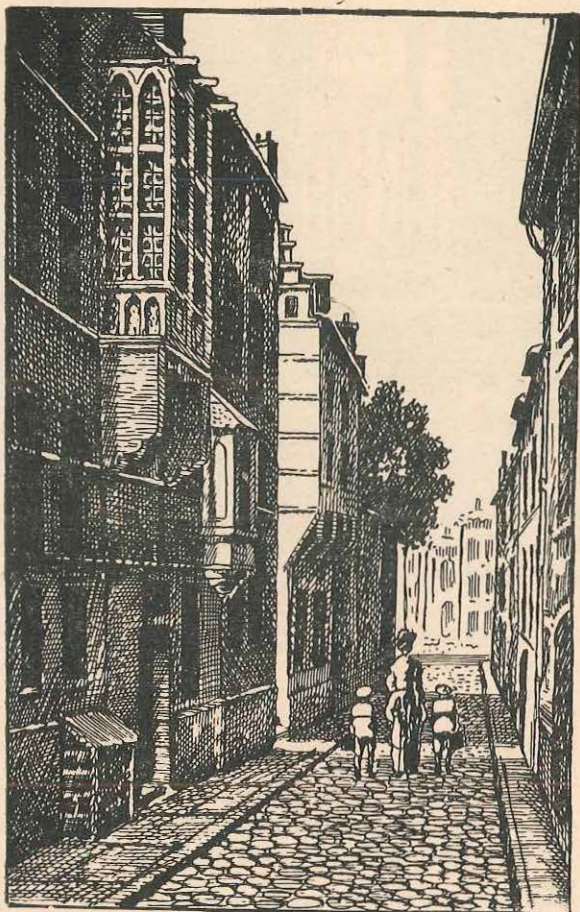
*La chambre d'étude*

## Notre chambre d'étude

Nous habitons au second étage, deux chambres mal meublées. La chambre à coucher n'avait aucun poêle. Nous devions y faire notre toilette sans feu, même en hiver.

La chambre d'étude, tapissée de papier gris, était garnie de deux tables en bois blanc, de chaises de cuisine, d'une grande armoire et d'un tableau noir. Il y avait des grilles aux deux fenêtres. Cette chambre était exposée au Nord et le soleil n'y pénétrait jamais. Elle était triste comme un tombeau.

Le soir, on y allumait une grosse lampe à pétrole suspendue au plafond.



*Le chemin de l'école*

## A l'école

La vie était terriblement monotone. Nous nous levions à six heures et demie. Après notre toilette, faite dans la chambre sans feu, nous déjeunions à la cuisine, puis nous partions à l'école avec la gouvernante.

L'école était située dans un très vieux quartier de la ville, à vingt minutes de marche de chez nous. Nous n'étions autorisés à prendre le tramway que les jours de verglas et il nous était interdit d'enlever nos gants, même les jours de grande chaleur.

La gouvernante nous accompagnait.





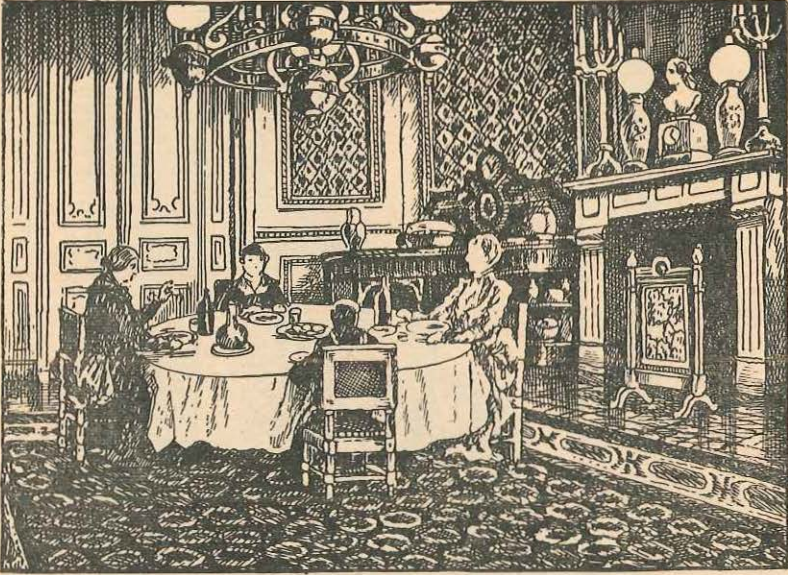
Anna

### Sous la surveillance d'Anna

A quatre heures, sous l'escorte d'Anna, notre gouvernante, nous rejoignons notre maison et nous faisons nos devoirs, toujours très nombreux, sous l'œil de la gouvernante.

A six heures et demie, on servait le dîner. A huit heures, nous remontions chez nous pour apprendre nos leçons. A neuf heures, nous descendions au salon souhaiter le bonsoir à notre mère et à Bonne Maman, puis nous allions au lit.

Cela dura ainsi pendant neuf ans.

*Le dîner*

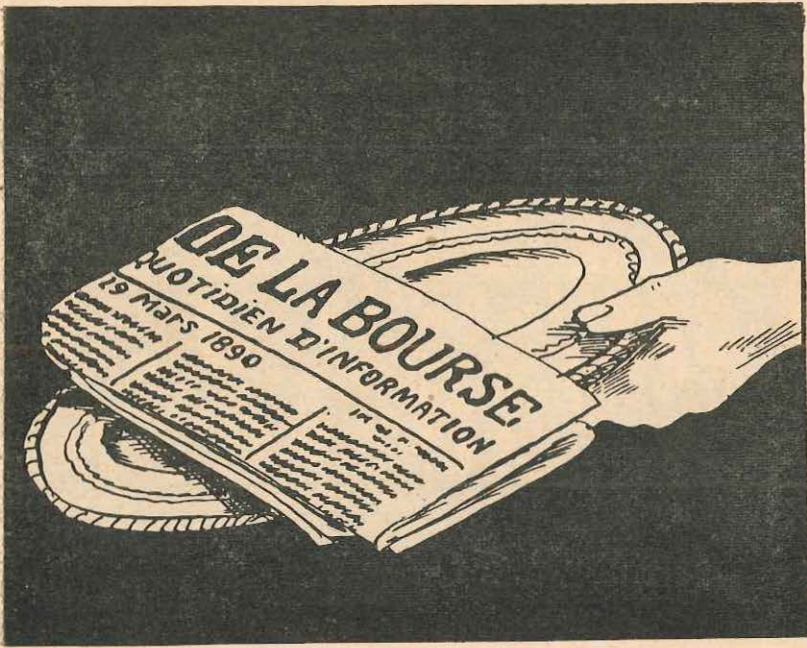
## Les repas

Le personnel de la maison se composait de la gouvernante, d'une femme de chambre et d'une cuisinière.

On annonçait les repas à l'aide d'une grosse sonnette. Tout le monde gagnait alors la salle à manger, mais les convives restaient debout, chacun derrière sa chaise, jusqu'à ce que Bonne Maman soit arrivée et assise.

En général, les repas se composaient d'un potage, d'une entrée, d'un plat de viande ou de poissons, d'un entremets et d'un dessert.

J'ai le menu du dîner de noces de mes parents. Il comportait 18 plats et 14 espèces de vins.



*Le pire instant de la journée*

## Le supplice des veillées

Après le dîner, la femme de chambre apportait sur un plateau un journal financier : *L'Echo de la Bourse*. Et Bonne Maman lisait à haute voix les nouvelles qui l'intéressaient.

Nous devons écouter en silence, mais nous ne comprenions rien aux histoires de valeurs, d'entreprises ou d'actions. Cela nous habitait, paraît-il, à la patience.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il me fut interdit de sortir le soir, seul ou avec des camarades.



*Modes enfantines (1888-1890)*

## Les caprices

Je détestais les carottes à la crème. Quand on m'en servait, je refusais de manger, en disant : « Je n'ai plus faim ! »

— C'est parfait, observait Bonne Maman. On ne doit pas manger sans faim.

Et je ne recevais plus rien, ni entremets, ni dessert.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, on me resservait les carottes froides. Je préférais partir à jeun à l'école. Mais à midi, j'avais faim et je mangeais les carottes.

C'est ainsi que j'ai appris à n'être pas difficile sur la composition des menus.



*Les plaisirs du dimanche*

## Les dimanches

Les dimanches n'étaient pas plus amusants que les jours de semaine.

Habillés de velours et de satin blanc, nous accompagnions notre mère au bois. Elle s'asseyait à la Pelouse des Anglais où elle retrouvait d'autres dames. Et nous devons demeurer tranquillement assis sur nos chaises de fer, pendant deux ou trois heures, à écouter des conversations qui ne nous intéressaient pas.

Parfois les chaises manquaient. Si ma mère voyait dans les environs des dames ou des jeunes filles qui n'avaient pas trouvé de siège, elle nous ordonnait de leur porter nos chaises. Et nous restions debout le reste de l'après-midi.



*Préambule au Dîner des Seize*

## Le Dîner des Seize

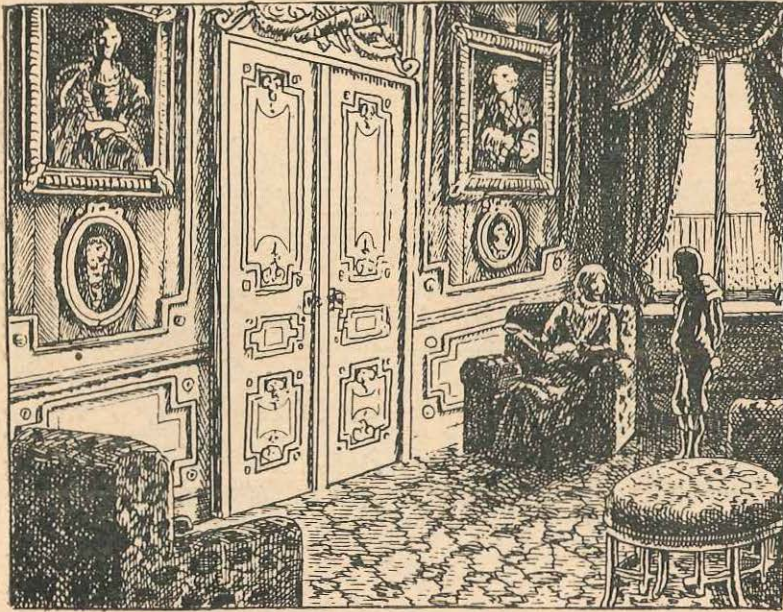
Tous les dimanches se tenait chez nous le Dîner des Seize. Il y avait là nos grands oncles et nos grand-tantes. Mon frère et moi étions les seuls enfants.

C'était pour nous un vrai supplice.

Les messieurs offraient le bras aux dames pour les conduire à la salle à manger. A table, tout se passait selon un ordre établi, correspondant à l'âge et à la situation des convives.

Pendant trois heures, nous écoutions ces respectables vieillards causer d'affaires, de littérature, et de politique. Personne ne s'occupait de nous.

C'était si ennuyeux que je préférais parfois me faire porter malade et me coucher sans dîner à six heures, sans goûter aux bombes glacées et aux crèmes au Champagne.



*La réprimande*

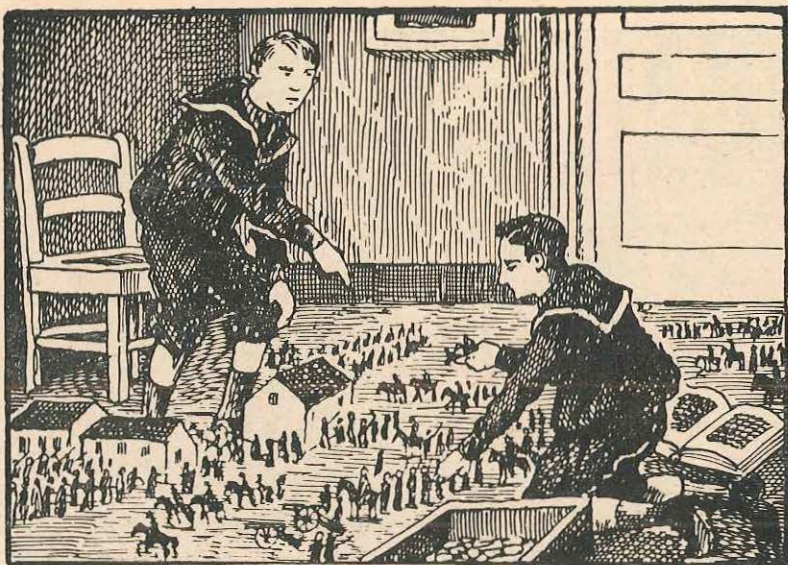
## Soyez dignes d'eux !

En dehors des enfants de la famille, nous n'avions aucun ami. Il nous était absolument interdit de nous lier avec aucun enfant de l'école, aussi bien avec les fils de commerçants qu'avec ceux des comtes et des marquis, parce que ces enfants n'étaient pas élevés selon les idées de la Bourgeoisie.

De temps en temps, Bonne Maman nous montrait les portraits des ancêtres pendus aux murs du salon, en nous disant :

— Soyez toujours dignes d'eux, car vous en descendez !

Je ne pouvais lire aucun livre sans l'autorisation expresse de ma mère, qui devait l'avoir lu auparavant.



*Les soldats de plomb*

## Pour nous distraire !

Quand nous avons des heures de liberté, notre jeu favori était d'arranger, sur le plancher de notre chambre, des batailles à l'aide de soldats de plomb. Nous en avons trois mille.

Quelquefois, un de nos cousins, officier d'artillerie, montait dans notre chambre et nous expliquait les diverses espèces de manœuvres. Ce jeu nous passionnait. Il me souvient que le cousin nous fit reconstituer de la sorte la bataille de Waterloo, chaque soldat de plomb représentant cent hommes.





*Le globe de l'escalier*

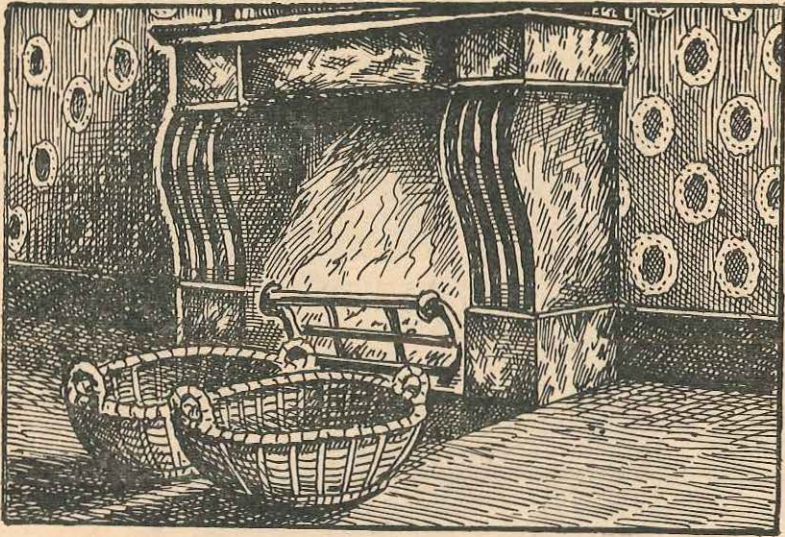
## Espiègeries

Nous montions d'habitude par le grand escalier, éclairé, le jour, à travers des vitraux jaunes et bleus et, la nuit, par un bec de gaz dissimulé sous un gros globe de verre dépoli.

Nous avons pris l'habitude, en partant pour l'école, de mettre nos pardessus à cheval sur la rampe de l'escalier et de les laisser descendre seuls.

Naturellement, à plusieurs reprises, ils tombèrent dans le vide et brisèrent le globe.

C'est pourquoi Bonne Maman nous interdit de monter par le grand escalier. Nous devons passer par l'escalier de service réservé aux domestiques et aux fournisseurs.



*L'attente du grand saint*

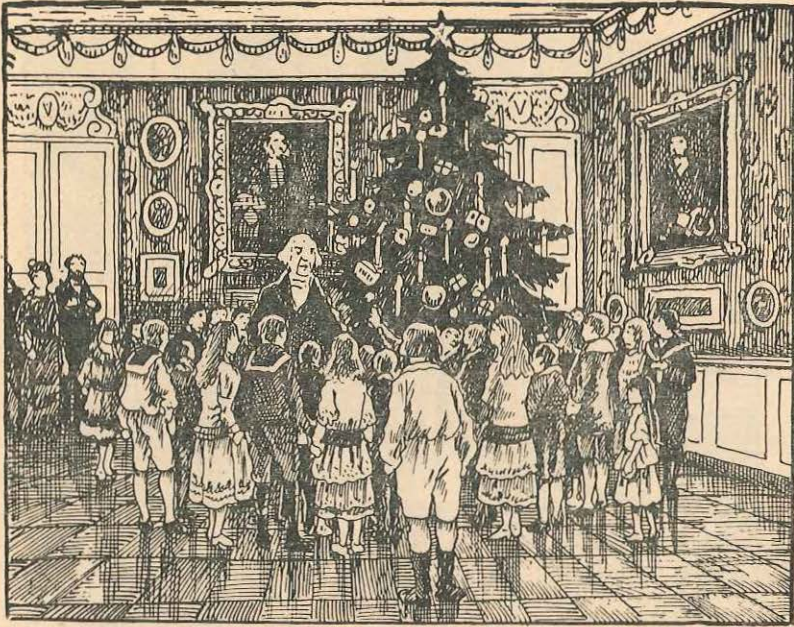
## La Saint-Nicolas

Le 6 décembre, Saint-Nicolas nous apportait pendant la nuit des jouets que nous trouvions à notre réveil.

Il y avait, ce jour-là, congé à l'école afin de nous permettre de jouer sans retard avec ces cadeaux du grand Saint.

Mais, à plusieurs reprises, ayant rapporté de l'école des bulletins déplorables, on me mit sous les yeux les jouets qui m'étaient destinés, puis on les enferma dans une armoire en me disant qu'ils me seraient rendus lorsque je travaillerais mieux.

Toutes les punitions qu'on nous infligeait étaient du même genre. Pas une seule fois, nous n'avons été battus ou frappés.



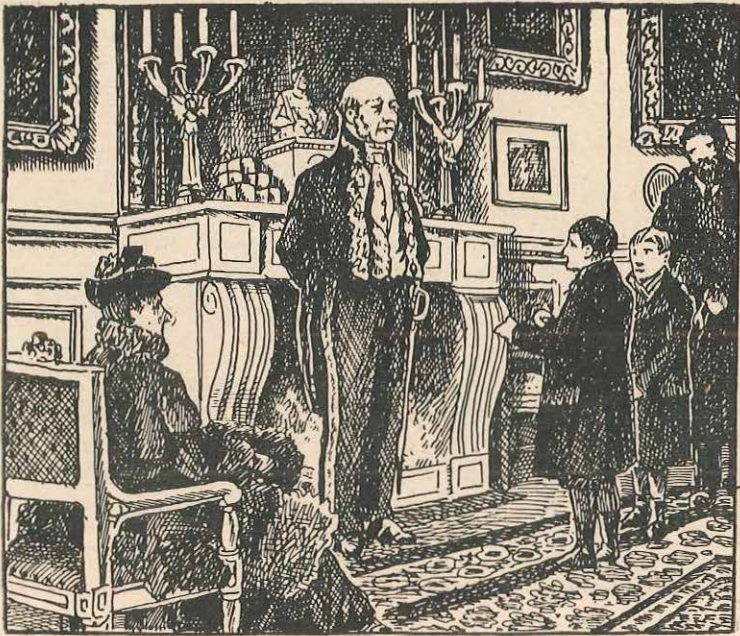
*L'arbre de Noël*

## La Noël

A la Noël, l'oncle Michel invitait tous les enfants de la famille à un arbre de Noël. Le sapin chargé de bougies allumées et de menus cadeaux se dressait au centre du vaste salon. Deux ou trois musiciens jouaient dans un coin.

Après la distribution des jouets et des bonbons, il y avait un bal d'enfants. Je m'arrangeais pour danser toujours avec une petite cousine qui était blonde comme les blés, et que j'avais décidé d'épouser plus tard.

Mais les « grandes personnes » finissaient toujours par nous séparer, en me faisant observer qu'il n'était pas correct de choisir sans cesse la même danseuse. Alors, vexé, je ne dansais plus puisqu'on m'empêchait de danser avec Simone.



*Les plaisirs du Jour de l'An*

## Le premier janvier

Le premier janvier était le plus mauvais jour de toute l'année. Nous devions porter nos vœux à tous nos grands oncles et nous en avions une douzaine ! La gouvernante nous escortait et nous attendait dans les antichambres pendant que nous étions dans les salons.

Nous débitions nos souhaits, puis personne ne s'occupait plus de nous et nous demeurions dans un coin à guetter le moment favorable pour nous évader.

Nulle part on ne nous offrait un gâteau ou une pièce de cent sous. On se bornait à nous engager à être bien sages et à remporter tous les premiers prix à l'école.

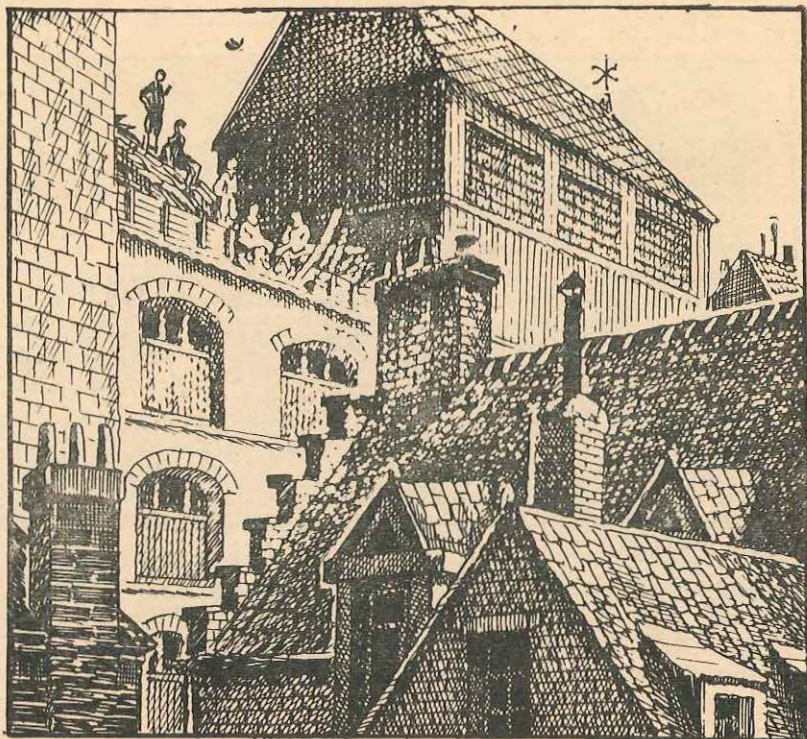


*La diligence du Far-West*

## Plaisirs de vacances

Aux vacances de Pâques, nous allions passer quelques jours à la campagne dans la propriété d'une vieille amie de la famille. Il y avait là, sous une remise, une ancienne berline de voyage du Premier Empire.

C'était l'époque où les aventures de Buffalo-Bill passionnaient les jeunes garçons. Nous faisons monter dans la berline, devenue la Diligence du Far-West, les fillettes du village. Puis, déguisés en Indiens, avec des colliers de marrons sur la poitrine et des couronnes de plumes sur la tête, nous prenions d'assaut la voiture. Mais les voyageuses, au lieu de pousser des cris d'épouvante, pouffaient de rire en nous voyant ainsi costumés. Nous en étions réduits à nous lamenter sur la sottise des petites filles...



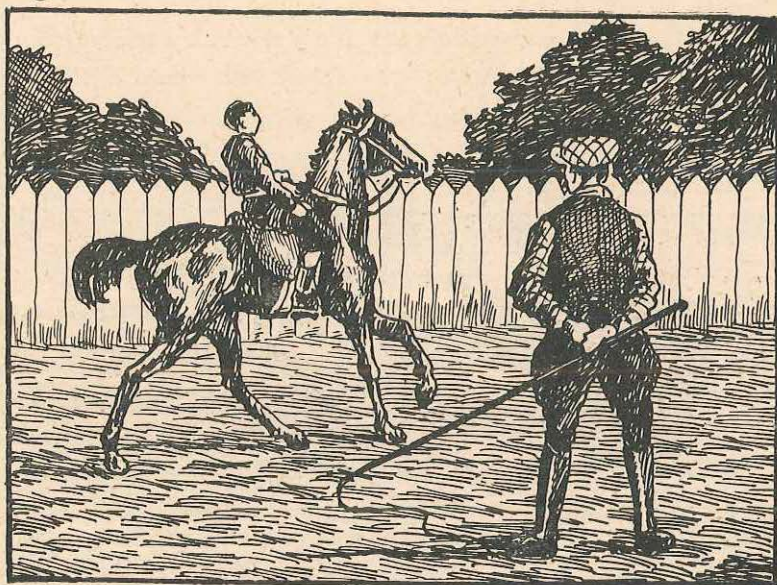
*Le club des fumeurs à l'école*

## L'argent

Afin de nous habituer aux économies, mon frère et moi recevions chaque dimanche cinquante centimes (environ 20 frs d'aujourd'hui). Cela nous permettait tout juste d'acheter chaque jour, à la récréation, une tartelette aux cerises.

Heureusement, mon parrain me donnait de temps en temps, en cachette, un louis d'or qui me permettait d'acheter à volonté des gâteaux et même des cigarettes que je pouvais offrir à mes camarades. Les cigarettes coûtaient alors 0 fr, 90 le cent !

Un louis d'or valait à peu près 3.500 fr d'aujourd'hui.



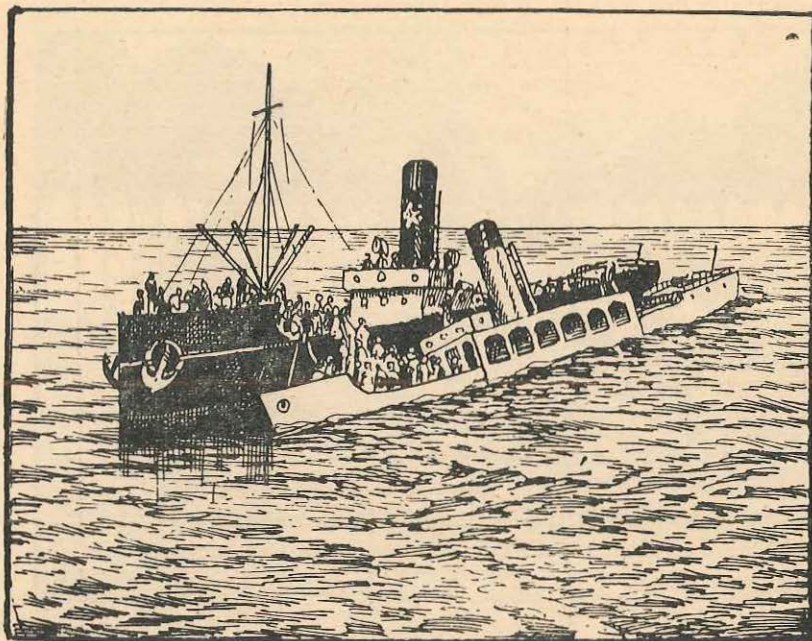
*La leçon d'équitation*

## Les sports

A cette époque, les sports n'étaient point pratiqués comme ils le sont aujourd'hui.

Cependant, on nous faisait prendre des leçons de natation et d'équitation, et surtout des leçons d'escrime. Deux fois par semaine, un maître d'armes venait, à l'école, nous initier au maniement de l'épée et du sabre. Une fois, ayant avec un camarade commis la grave imprudence de nous servir d'épées non mouchetées (c'est-à-dire dont la pointe n'était pas garnie d'un bouton), je lui allongeai un coup qui traversa le masque et l'atteignit à l'arcade sourcilière. Il faillit perdre un œil et dut rester pendant six semaines dans une chambre obscure.

Cet accident m'apprit à être très prudent dans le maniement des armes.



*Le naufrage*

## Grandes vacances

Les grandes vacances rompaient heureusement la monotonie de cette existence trop réglementée.

Pour nous instruire, ma mère nous emmenait avec elle dans ses voyages en France, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Hollande et en Italie.

C'était pendant une de ces grandes vacances. J'avais onze ans. Nous étions à bord d'un navire de tourisme qui voguait sur une mer très calme, au large de l'embouchure de l'Elbe.

On ne sait pourquoi, le bateau heurta un gros navire à l'ancre. Le choc fut brutal mais notre navire poursuivit sa route.

Une demi-heure après, l'eau envahissait les cales ; les machines s'arrêtaient. Le bateau coulait, et il n'y avait à bord aucun canot de sauvetage.



Heureusement, un vapeur qui passait vint à notre secours pour recueillir à temps les quatre cents passagers.

Le bateau sauveteur se rangea à côté du nôtre. Notre capitaine donna l'ordre de faire embarquer d'abord les femmes et les enfants. La mer envahissait le pont et nous avions déjà les pieds dans l'eau. Naturellement, nous nous précipitions vers le bateau sauveteur. Ma mère nous arrêta :

— Non. Vous passerez quand toutes les dames et les petites filles seront embarquées. Pas avant !

Il nous fallut attendre. Ce fut long, parce que le pont de l'autre navire était à 1 m. 50 au-dessus du nôtre et qu'il fallait hisser l'une après l'autre les dames empêtrées dans les longues jupes qu'on portait alors.

L'eau montait toujours. Nous en avions à mi-jambes quand notre tour arriva de sauter sur l'autre bateau.



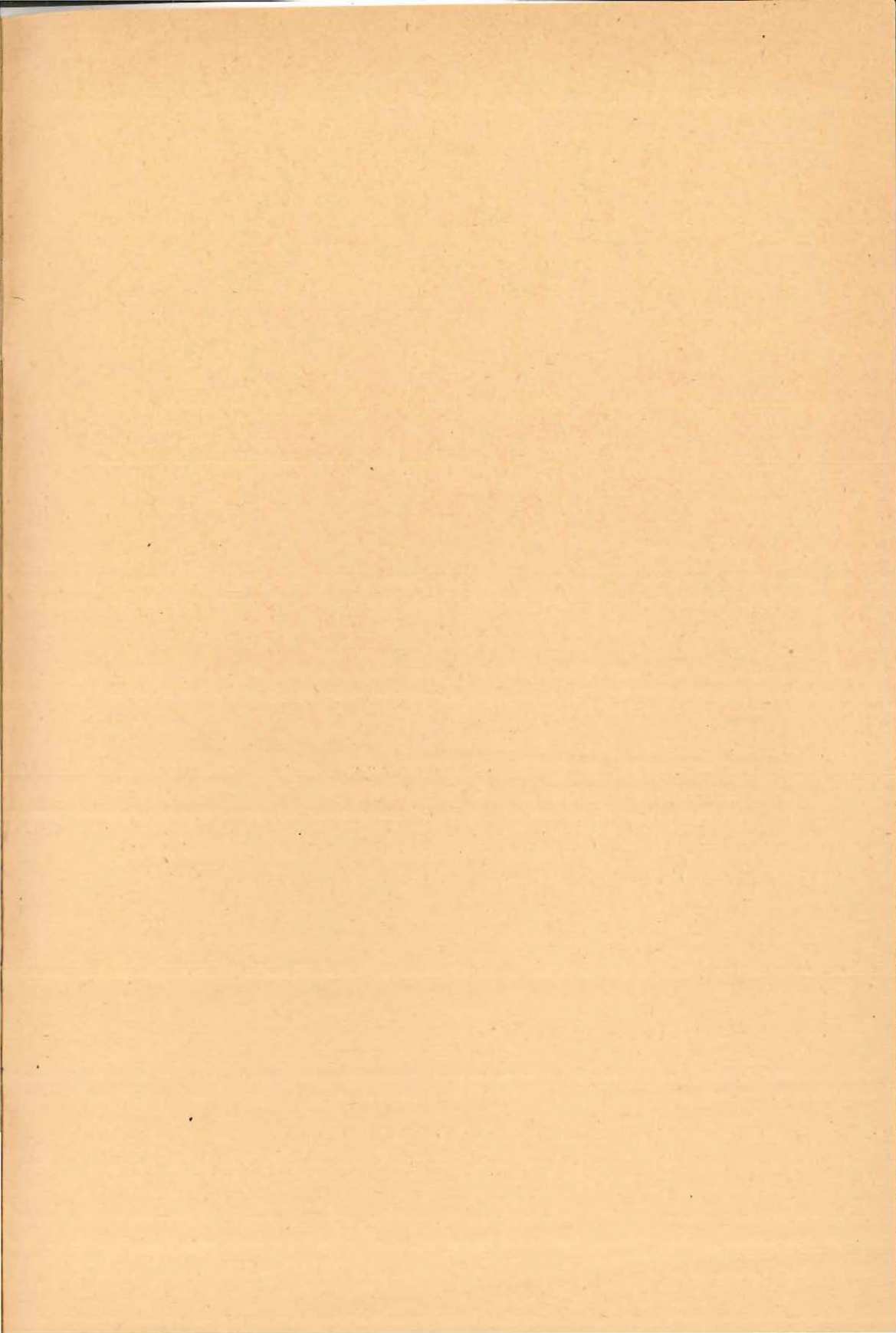
### *Note de l'éditeur*

*Cette histoire vraie de l'enfance d'A. Carlier vous montre comment vivaient les enfants et leurs parents très riches, il y a soixante ans.*

*Vous interrogerez vos parents, vos grands-parents, les vieux de votre village, et vous comparerez leur travail et leur vie à la vie de Bonne Maman, des oncles et des tantes de A. Carlier, vous comparerez leur enfance à l'enfance de l'auteur.*

*En lisant Gautier de Chartres, vous verrez comment vivaient les enfants il y a sept cents ans. Nous vous raconterons de même comment vivaient, il y a cent ans, les enfants d'une haute vallée des Alpes, ceux d'un petit village de l'Aisne et d'ailleurs.*

*C'est ainsi que vous apprendrez et que vous comprendrez l'Histoire.*





Le gérant : C. FREINET

•

IMPRIMERIE ÆGITNA  
27, rue Jean-Jaurès, 27  
CANNES (Alpes-Marit.)